

LAURENT SALIPANTE

COMMENT J'AI
APPRIIS À NE PLUS
M'INQUIÉTER DE LA
FIN DU MONDE ET À
ÊTRE HEUREUX.

ROMAN

Cet ebook a été publié sur Bookelis

© Laurent Salipante, 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

À ma femme,
à mes filles,
à notre amour.

Je suis l'animateur vedette de *Lucius des Étoiles*, l'émission scientifique la plus regardée à une heure de grande écoute. J'entre dans des millions de foyers, une fois par semaine, le samedi.

En moins d'une dizaine d'années, je suis devenu une institution pour les téléspectateurs français.

Aujourd'hui, je suis riche, célèbre, je fréquente des stars du cinéma, des mannequins, je suis invité dans les soirées mondaines.

Tout le monde aime *Lucius*.

Le seul problème, c'est que je ne suis pas *Lucius* et cela va conduire l'humanité à sa perte.

1

Je m'appelle Philippe Machorlan.

Je m'appelle Philippe Machorlan. J'ai quarante-trois ans. Je suis, ou devrais-je dire j'étais enseignant-chercheur à l'université Grenoble Alpes. J'y enseignais l'astrophysique. Mon enseignement couvrait presque tous les domaines de l'astrophysique moderne et formait, à ce qu'en dit la plaque de la faculté, aux grandes problématiques des recherches actuelles, telles que la nature et l'évolution de l'univers, la formation des grandes structures et les trous noirs.

Les trous noirs, c'était ça, mon dada, et mon objet de recherche. Plus précisément, les microtrous noirs éphémères. Je suis prêt à parier que vous n'en avez jamais entendu parler, et pour cause ! J'essayais depuis plus de quinze ans de les sortir du champ hypothétique pour en faire une composante essentielle de la mécanique quantique ; mais encore aurait-il fallu que j'en prouve l'existence.

Tout cela est derrière moi, aujourd'hui.

Une seule certitude demeure, que je me répète en boucle pour ne pas l'oublier : je m'appelle Philippe Machorlan, j'ai quarante-trois ans... et je suis mort.

Votre identité est peut-être comme une évidence pour vous, un détail auquel vous ne songez guère. Moi, je dois y penser constamment, au risque de me perdre.

Ces cheveux courts gominés, ce sourire éclatant, est-ce encore moi ? J'en arrive parfois à ne pas me reconnaître. Je me donne des claques le matin devant le miroir. Juste pour m'assurer que Philippe existe bel et bien.

Je n'ai pas l'habitude de parler de moi — question de prudence, sinon de survie. Pourtant, cette histoire doit être racontée parce qu'elle ne me concerne pas seulement, elle concerne tous les habitants de cette planète.

Comme tout le monde à partir d'un certain âge, j'imaginai que j'avais atteint le plateau de ma vie, que tout désormais allait se poursuivre de la même manière, à l'exception peut-être de quelques surprises, aussi éphémères qu'anodines. Mon existence allait être plus ou moins la même jusqu'à ce que je quitte la vie active et que j'aborde le troisième âge où seule m'attendrait une inexorable déchéance.

Cette perception des choses prit fin il y a à peu près un an. En une année seulement, ma vie bascula d'une manière aussi soudaine qu'inattendue ; comme celle de tous les Terriens, me direz-vous.

À quelques détails près.

Je venais de me séparer de ma femme, nous étions en instance de divorce. Nous nous disputions la garde de notre fille unique, Marion, trois ans et demi, et mon père venait de mourir d'un cancer du poumon.

Il y a des moments comme ça dans la vie, où tout vous tombe dessus en même temps. Alors là, comme un boxer qui vient de se faire dévisser la tête, vous n'aspirez plus qu'à

tenir sur vos deux jambes, car vous ne seriez pas sûr de pouvoir vous relever.

Je louai donc un deux-pièces d'étudiant fauché, non loin de la fac, et j'enterrai mon père dans la même semaine. Comble de l'ironie, nous étions en plein mois d'avril.

C'était le printemps, le soleil refaisait son apparition et les températures redevenaient agréables. Il régnait presque une atmosphère de vacances sur le campus. Les jeunes filles avaient ressorti les jupes courtes et les garçons recommençaient à abuser de déodorant bon marché (une vraie infection dans les couloirs de l'université).

Je me sentais exclu du retour des beaux jours ; pire, je trouvais intolérable que le monde aille si bien, alors que j'allais si mal. Cela ne durerait pas longtemps.

J'emménageai un samedi après-midi. Le soleil brillait, les terrasses des cafés avaient partout refléuri et les étudiants buvaient des bières. Moi, je faisais l'état des lieux d'entrée avec la propriétaire du meublé depuis presque une heure.

— La cuisine. Petite, mais pratique.

Mme Pontier allait sur ses soixante-dix ans, trop coquette pour son âge, trop parfumée et sottement fière de sa réussite. Ancienne secrétaire de direction à la clinique des Eaux Claires, elle possédait aujourd'hui six appartements dans la résidence.

Elle me présentait le four encastré, la hotte sur la plaque à induction, la petite étagère à épices rétractable, et elle m'expliquait scrupuleusement le fonctionnement de chacune de ces choses. Elle cochant avec soin les petites cases du document qu'il me faudrait ensuite signer.

J'avais hâte de le signer, son fichu document. Que cette vieille taupe s'en aille ! Mais elle avait visiblement tout son temps et semblait décidée à rester autant que possible.

De mon côté, je me contentais de hocher la tête en levant de temps à autre mon poignet de manière ostensible pour

consulter l'heure. Rien n'y faisait. Elle continuait sa tournée, pièce après pièce, s'assurant du bon fonctionnement de chaque ampoule, de chaque prise.

Et quand je crus mon calvaire terminé, elle se tourna vers moi et me dévisagea en plissant les yeux.

— Monsieur Machorlan, votre visage me dit quelque chose, on ne se serait pas déjà vu quelque part ?

— À moins que vous ne suiviez mes cours et passiez un master en astrophysique, je ne crois pas.

Elle ne goûta pas à la plaisanterie, essayant de se souvenir où elle m'avait vu. Je me détournai vers le salon où mes cartons étaient entassés.

— C'est drôle, insistait-elle, je n'oublie jamais un visage... Ah ! J'ai failli oublier ! Le téléviseur !

Elle se précipita vers l'écran de soixante pouces accroché au mur.

— Je l'ai acheté cette année, j'ai le même à la maison, il fonctionne en commande vocale. Vous voulez voir ?

Je n'avais aucune envie de voir et je regardai aussitôt dans la direction opposée pour manifester mon désintérêt. Cela ne la contraria pas le moins du monde.

Elle se mit à articuler exagérément d'une voix ferme Allumer écran. Elle attendit ensuite une seconde ou deux, mais rien ne se passa. Elle répéta, plus fort : Allumer écran ! Le témoin lumineux rouge du téléviseur vira au bleu et l'image apparut.

— Vous voyez ! C'est très pratique.

— Oui, très. Où est-ce que je signe ?

— Et on peut changer de chaîne, regardez : Chaîne 18 !

Une présentatrice météo montra un soleil radieux toute la journée partout France, avec seulement un vent faible. La fiabilité de la situation était évaluée à 90 %.

— Et c'est pareil pour le son : Augmenter volume !

La petite pièce s'emplit aussitôt de la voix de la présentatrice détaillant l'éphéméride.

— Baisser volume ! Chaîne 12... Regardez ! Chaîne 8...
Chaîne 22...

Les images défilaient, passaient d'un soap d'après-midi à un jeu débilisant, à un talk-show... je reconnus au passage un visage qui ne me m'était pas inconnu ; heureusement, la propriétaire enchaîna frénétiquement.

J'imaginai sans mal cette vieille folle jouer avec son propre téléviseur en lui hurlant des ordres à longueur de journée. J'étais à bout de patience.

— C'est bon, dis-je sans cacher mon agacement, je crois que j'ai compris !

J'avais crié sans le vouloir ; elle sursauta, vaguement inquiète.

— Je suis désolée, ajoutai-je aussitôt. Je suis un peu fatigué, j'ai tous ces cartons à défaire et...

Elle se renfrogna et commanda avec autorité à l'écran de s'éteindre.

L'écran s'exécuta dans la seconde.

— Vous êtes sûrs qu'on ne s'est pas déjà vu quelque part, monsieur Machorlan ?

Maintenant, je devais la faire dégager d'ici, tout de suite, c'était quasiment devenu une question de vie ou de mort !

— On incinère mon père demain, Mme Pontier. J'aimerais pouvoir... enfin, vous comprenez... me reposer un peu.

Je me composai une attitude à la fois triste et solennelle.

Cela fonctionna à merveille. La vieille femme se décomposa et se confondit en excuses, disant qu'elle ne savait pas, qu'elle était désolée et qu'elle me présentait ses plus sincères condoléances.

J'éprouvais un plaisir quelque peu malsain à voir son embarras. En réalité, la crémation n'avait lieu que dans trois jours et je ne réalisais pas encore que mon père n'était plus de ce monde.

Il me faudrait monter à Paris pour la cérémonie ; je n'avais pas de voiture et ne possédais même pas le permis de conduire. Je détestais prendre le train. Pas le train en

particulier d'ailleurs, mais tous les transports en commun. Je marchais chaque fois que j'en avais l'occasion, mais je n'allais jamais très loin.

— Bon, je... je vais vous laisser vous installer...

— Oui, merci.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous avez mon numéro de téléphone.

— En effet.

— Et souvenez-vous de ne pas utiliser la douche en même temps que la machine à laver...

— Oui, merci ! Au revoir, madame Pontier.

— Au revoir, et encore toutes mes condoléances.

Je claquai la porte.

Enfin seul.

Seul au milieu de mes cartons. Je compris tout de suite que je ne les débarrasserais pas aujourd'hui. J'aurais bien le temps le lendemain, je terminais mes cours à 15 h et la réunion avec mon équipe de recherche n'avait lieu qu'à 18 h.

Je décidai d'appeler Sophie pour lui annoncer que j'étais enfin installé. Elle s'en fichait probablement, mais je voulais parler à Marion, entendre le son de sa voix.

Je n'eus pas ce bonheur.

Tous mes appels basculèrent sur sa messagerie. Je raccrochai à chaque fois. Je déteste laisser des messages. Qu'aurais-je pu dire ? C'est moi, ton futur ex-mari ? Rappelle-moi, s'il te plaît (je t'en supplie !). Je suis désolé, laisse-moi une dernière chance ? Passe-moi au moins Marion, bon sang ! C'est ma fille, quand même ! Tu as pensé à elle quand tu m'as fichu dehors ? Tu es avec ton amant, c'est ça ? C'est pour ça que tu as éteint ton portable ?

Le pire dans l'histoire c'est que Sophie n'avait pas d'amant, à ma connaissance. Elle ne m'avait pas quitté pour un autre. Non, c'était pire que cela. Elle s'était lassée de moi.

Sans éclat ni colère, elle m'avait simplement demandé de partir, de sortir de sa vie. Tu vois bien que ça ne marche plus. Non, je n'avais rien vu venir et je restai comme deux ronds de flanc quand elle m'envoya à la figure : Tu t'en t'intéresses plus à moi, tu ne me regardes même plus, et ta fille, tu dis que tu es fou de ta fille, mais tu ne passes jamais de temps avec elle, tu n'es même pas venu à son spectacle de fin d'année ! Tu ne penses qu'à tes fichus trous noirs, tu ne vois que ça, tout le reste tu t'en fous !

Je ne comprenais pas. J'étais complètement désemparé. J'avais toujours cru qu'elle aimait mon caractère passionné, ma persévérance, ma détermination à percer les mystères de l'univers. Je pensais qu'elle voulait me voir réussir. Ne comprenait-elle pas que cela nécessitait du temps, beaucoup du travail et d'abnégation ?

Bon, c'est vrai, j'avais peut-être un peu négligé Marion, ces dernières semaines, et j'avoue que ce n'était plus la folle passion depuis plusieurs années entre Sophie et moi ; mais c'est normal après quinze ans de vie commune, non ?

Les premières semaines après ce coup de massue, temps durant lequel nous vivions encore ensemble et où j'étais censé me retourner, c'est-à-dire faire mes valises et trouver un appartement, j'avais cru que ça passerait. J'avais cru que Sophie reviendrait sur sa décision, qu'elle me reviendrait.

À la fin du mois de mars, elle me posa un ultimatum, je ne devais plus être là la semaine suivante. Abasourdi et encore incrédule, je me dénichai donc ce meublé.

Et même en cet instant, dans mon nouveau salon, au milieu de mes quelques cartons (ma vie tout entière tenait-elle vraiment dans cette demi-douzaine de boîtes ?) j'avais encore du mal à croire à ce qu'il m'arrivait.

Je tentai un dernier appel. Sans succès. Alors au déni succéda la colère. Je rageai intérieurement d'avoir été à ce point aveugle, mais surtout que Sophie m'ait fichu à la porte sans autre forme de procès, sans même me laisser une dernière chance.

Je jetai un œil à ma montre. Presque 19 h. Les épiceries étaient encore ouvertes, la plus proche se trouvait à dix minutes à pied, mais je n'avais aucune envie de sortir. Trop de soleil, trop de jeunes aux terrasses des cafés ; et j'étais à peu près sûr d'y croiser l'un ou l'autre de mes étudiants, ce que je voulais absolument éviter.

Alors, je me mis à fouiller dans mes cartons. Des tas de fringues, même pas pliées, des bouquins jetés pêle-mêle, deux trois bibelots, et enfin ce que je cherchais. Des bouteilles. Tiens ! m'avait dit Marion pendant que je rassemblais mes affaires, t'as qu'à emporter ça aussi !

Était-ce pour cette raison qu'elle m'avait quitté ? Parce que je buvais trop ? Je collectionnais les whiskys dont j'étais grand amateur (avant d'être obligé de me mettre au Chianti), mais c'est vrai que je les buvais plus que je ne les collectionnais.

Les trois bouteilles étaient aux deux tiers vides. J'ôtai le bouchon de la première, un Cardhu de douze ans d'âge, et tant pis pour les usages ! je portai le goulot à mes lèvres. J'avais bien le droit de boire un coup, quand même ! J'avais perdu mon père, ma femme et ma fille dans la même semaine ! Instantanément me vint l'envie de fumer. Je m'installai sur le clic-clac d'étudiant, raide comme une planche en bois, et allumai une cigarette.

Ce simple geste me fit prendre conscience qu'une page se tournait. Je ne fumais jamais à l'intérieur chez nous, Sophie ne l'aurait pas permis et puis je n'avais aucune envie d'asphyxier Marion.

Le petit meublé s'emplit d'un brouillard épais de tabac. Après avoir vidé la première bouteille et débouché la deuxième, l'ivresse me gagna rapidement.

Des pensées sinistres me tournaient dans la tête, le chagrin, la colère, la frustration, le dégoût de moi-même, le mépris des autres, tout se mélangeait. Pour ne pas devenir fou, j'allumai la télé.

— Allumer télé !

Aucun effet.

— Allumer télé ! répétai-je encore plus fort.

Pas de réaction.

— Télé ! Allume-toi !

Rien.

Je dus alors me mettre en quête de la télécommande. Je la cherchai furieusement pendant une éternité, avant de la trouver, et de l'insulter copieusement.

Je fis alors défiler les chaînes, tenant la décommande dans une main, la bouteille dans l'autre, et tirant sur la cigarette coincée entre mes lèvres avec la régularité d'une locomotive à vapeur.

Les images et les sons se succédaient et n'avaient aucun sens, des formes et du bruit... quand un visage sur la chaîne 22 me mit en arrêt.

Impossible de me soustraire à ce que je voyais.

Je me voyais.

Enfin, plus ou moins.

Lucien était la star de Lucius des Étoiles, le pape de la vulgarisation scientifique. Mon frère jumeau faisait partie de ces gens du showbiz qui trouvent de bon ton de ne garder que leur prénom.

Affublé de son sempiternel costume d'un jaune criard dont il avait fait sa marque de fabrique, Lucien/Lucius présentait la projection 3D d'un gros astéroïde qui ressemblait vaguement à un topinambour.

Une fille blonde à la plastique de poupée l'accompagnait. Elle répondait au doux nom de Brittany et ponctuait les explications pseudo-scientifiques de mon frère par des commentaires du genre Waouh, c'est complètement dingue !

— Mais oui, Brittany ! Et rappelons au passage qu'Ishtar est la déesse mésopotamienne du ciel et de l'amour !

— Vous êtes un puits de science, Lucius ! Mais alors, est-il vrai qu'il vient d'une autre galaxie ?

— Ça, nous ne le savons pas encore, mais d'une autre étoile, c'est à peu près certain ! Ishtar va trop vite, presque

90 km/s en vitesse relative par rapport à la Terre, pour provenir de la ceinture principale d'astéroïde qui comme chacun sait, se situe entre les orbites de Mars et de Jupiter. Ishtar est le premier objet de ce genre, et rappelons qu'il a été repéré par le fameux télescope Pan-STARRS1 à Hawaï.

— Et il est gros comment ?

— Je dirais quatre à cinq terrains de foot, après peu près.

— Waouh, c'est dingue ! Mais rassurez-nous, Lucius, il ne va pas quand même pas s'écraser sur Terre ?

— Non, assurez-vous, Brittany ! Ishtar va passer à deux millions de kilomètres de nous, il n'y a donc aucun risque de collision, mais à l'échelle cosmique, c'est un cheveu !

— On l'a échappé belle, alors !

— De plus, Ishtar est observé en permanence par les astronomes du monde entier, il faut dire que sa vitesse comme sa forme intriguent et nous aimerions savoir comment un objet de cette taille a pu quitter l'attraction de son étoile. Quoi qu'il en soit, nous sommes impatients qu'il passe au plus près de la Terre, ce qui se produira le 18 juin, à approximativement 14 h 2, heure de Paris. Et peut-être alors, percerons-nous quelques-uns de ses secrets.

— Nous sommes tous très impatients, Lucius. Passons maintenant à notre rubrique Junior, je sais que nos jeunes téléspectateurs...

Affalé dans le canapé, je fulminai intérieurement. Ishtar ! Mes heures au radiotélescope de Nancais, que j'avais mis plus d'un an à obtenir, avaient été repoussées d'au moins six mois à cause de ce maudit caillou ! À ce rythme-là, je n'étais pas près de prouver l'existence de mes microtrous noirs éphémères !

Lucius et moi étions jumeaux, pourtant je n'arrivais pas à me reconnaître en cette créature audiovisuelle. Non, mais regardez-moi ce guignol ! Comme il aime la lumière, comme il joue avec les caméras, et ces dents à la blancheur suspecte et le teint hâlé qu'il arbore d'un bout à l'autre de l'année ! Avoir un doctorat en astrophysique pour faire ça !

Quand on se prétend scientifique, on s'emploie à faire avancer la recherche, on n'utilise pas le travail des autres pour animer une émission débile !

Pourtant, aux yeux de nos parents, c'était Lucien qui avait réussi dans la vie, Lucien qui passait à la télé, Lucien que les gens reconnaissaient dans la rue !

Nous avons été si proches, mon frère et moi, avant d'entrer à la fac. À l'époque, lui aussi se passionnait pour les trous noirs. Ça lui était passé.

Pas à moi.

Je ne cachais pas mon mépris pour son parcours, pour ses choix. Mais intérieurement, je l'enviais aussi. Il paraissait tellement à sa place dans son rôle, dans sa vie de pacotille. Vie qu'il gagnait bien mieux que moi. Les pensions alimentaires ne lui faisaient pas peur. Il avait divorcé trois fois, et sa dernière épouse en date, forcément magnifique, était mannequin chez Dior. Moi, la pension que j'allais devoir verser à Sophie, même si j'en ignorais encore le montant, était plutôt sujette à mes filer des sueurs froides.

Alors, oui, je l'enviais. Derrière un mépris affiché qui n'était que blessure d'orgueil, je l'enviais, ce paon ridicule de plateaux télé.

J'appréhendais de revoir Lucien. Cela faisait quoi ? Dix ans au moins que l'on ne s'était pas parlé. Et dans trois jours, nous allions devoir incinérer notre père, et décider du cas de notre mère. La pauvre femme commençait à présenter des signes d'Alzheimer. Il faudrait trouver une solution, car elle ne pourrait plus vivre seule dans son logement. Je pressentais que sur cette question, comme sur le reste, Lucien et moi n'allions pas nous entendre.

2

Avez-vous des questions ?

— Avez-vous des questions ?

J'attendis quelques secondes que des mains se lèvent. Calme plat. Regards vides. Mes étudiants songeaient davantage à ce qu'ils allaient engloutir à la cafétéria qu'à mon cours sur les particules élémentaires. C'est souvent ce qui arrive quand approche l'heure du déjeuner.

J'avais moi-même assez faim.

Je ne pourrais avaler qu'un sandwich avant d'attraper mon train, à 13 h 15. J'avais juste le temps de rentrer chez moi, de fourrer des affaires dans un sac et de filer à la gare.

Je devais arriver en gare de Lyon à 16 h 5 et l'incinération était programmée pour 17 h 30 dans le 8ème arrondissement. J'appréhendais déjà la course métro-RER à laquelle j'allais devoir me livrer pour arriver dans les temps. Mon train de retour était prévu à 21 h. Un vrai marathon. Je risquai de ne pas être très frais pour mon cours, le lendemain.

Quand j'arrivai au funérarium, il n'y avait personne sur le parvis.

— René Machorlan ? demandai-je à l'homme en noir posté à l'entrée.

Il hocha gravement la tête et m'ouvrit la porte en silence.

Tout le monde était déjà à l'intérieur, installé sur les rangées de bancs. Au fond, des fleurs, des couronnes, un portait sur chevalet de mon père. Au-dessus, un écran, à peine plus grand que celui de mon salon. Je me surpris à me demander si celui-ci fonctionnait également à commande vocale. Je n'eus pas l'occasion d'y réfléchir longtemps, car je croisai le regard de mon frère.

Je restai figé devant cette curieuse image déformée de moi-même. Il me sourit d'un air triste et me fit signe de le rejoindre. Ma mère se trouvait à côté de lui, la tête dans les épaules, un mouchoir entre les mains.

Je me coulai entre les rangées en évitant le regard de mes cousins, et m'assis rapidement en me tassant sur moi-même. J'aurais bien voulu, à cet instant, disposer d'un micro trou noir éphémère pour y disparaître.

— Ça n'a pas encore commencé, crut bon de préciser Lucien.

Ma mère se rendit compte de ma présence et son regard s'obscurcit.

— Ton train a eu du retard ? me demanda-t-elle.

Ce n'était pas le cas, mais j'acquiesçai d'un air désolé. De toute manière, d'ici demain, elle ne s'en souviendrait plus.

— Je te présente Mellina, ajouta mon frère.

Il s'écarta pour me permettre de voir la jeune femme qui l'accompagnait : pas plus de vingt-cinq ans, voluptueusement brune et un décolleté pour le moins inapproprié à la situation.

— Bonjour, dis-je en me détournant aussitôt.

Un larsen se fit entendre dans les haut-parleurs. L'agent des pompes funèbres venait de prendre le micro. L'écran au-dessus du portait de mon père s'alluma. Et une autre image nous apparut de lui. Dans un cercueil, cette fois. Ça me faisait une drôle d'impression de le voir vivant sur la photo, et mort sur l'écran.

L'agent des pompes funèbres prononça quelques mots convenus et l'écran s'éteignit. Quand il se ralluma, le cer-

cueil avait été fermé, et placé dans la chambre à combustion.

Quelques secondes plus tard, les flammes surgissaient de part et d'autre de l'image pour nimber le cercueil d'un éclat d'incendie. Il n'y avait aucun son. Juste ces flammes crachées des parois de la chambre. Ma mère s'effondra, en larme, le visage dans ses mains. Lucien la prit par les épaules et la serra contre lui, comme seul un vrai fils sait le faire.

Le feu m'hypnotisait complètement. Cela dura quelques secondes, puis plus rien. L'écran redevint noir et les sanglots de ma mère redoublèrent.

Pour ma part, je gardais l'œil sec, écarquillé, et vaguement ahuri.

Ma mère, mon frère et moi, nous accueillîmes ensuite les condoléances de la famille ; mines graves, accolades compatissantes. Le frère aîné de mon père, fumeur invétéré lui aussi, était là. Sa femme, une grosse femme, blonde et flasque, me serra dans ses bras. Leurs enfants pleuraient, par mimétisme sans doute, car ils ne connaissaient pas vraiment mon père.

Quand le monde fut parti, et que je pus enfin serrer ma mère contre moi, Lucien me prit par l'épaule.

— C'est dommage d'avoir attendu un malheur pour se revoir.

Un reproche, ou un regret ? Difficile à dire. Lequel cessa de téléphoner à l'autre pour Noël ? Je ne m'en souviens plus. Même notre anniversaire ne donnait plus lieu à un simple texto.

— Je vais rester quelques jours, dit-il, j'ai réussi à repousser l'enregistrement de la prochaine émission.

Il fut d'abord troublé, puis déçu d'apprendre que je parlais le soir même.

— Qu'est-ce qu'il y a de si pressé ?

— La fac. C'est la fin de semestre, alors...

— Tu dois avoir des jours, non ?

— C'est compliqué. Et puis, je me sépare de ma femme.

Lucien n'eut pas l'air convaincu. Il feignit néanmoins la compassion.

— Je suis désolé pour toi. Mais tu viens au moins boire un verre, l'oncle Marcel sera là, tu te souviens de l'oncle Marcel ?

— Pas vraiment.

— Viens, pour maman, elle sera contente. Elle ne te voit pas souvent.

Je consultai ma montre et estimai que j'avais un peu de marge devant moi.

— D'accord, mais pas longtemps. De toute manière, faut qu'on parle.

— Si tu veux, mais ramenons d'abord maman chez elle, cette journée l'a épuisée.

Nous nous rendîmes donc dans l'appartement de mes parents, qui n'était plus que celui de ma mère. Ce fut seulement en passant la porte, rue de Clignancourt, que je réalisai que papa nous avait quittés définitivement.

Au fil du temps, les meubles portent l'empreinte des choses passées. Ceux de ce modeste appartement avaient été les témoins de notre enfance partagée, à Lucien et à moi. J'avais la nostalgie de ce temps-là. Pourquoi la vie devient-elle si compliquée quand on vieillit ?

Je regrettais ces longs après-midi que Lucien et moi conquérions par nos jeux et nos inventions, nous faisons et défaisons des mondes entiers dans l'espace restreint de nos chambres, nous vivions cent vies en un seul samedi et nous avons encore la force de rester éveillés toute la nuit pour observer les étoiles et la lune, à travers le télescope que nous avons reçu pour notre anniversaire.

J'avais étudié, quinze ans durant, les principes quantiques de l'univers, la spectrométrie stellaire et les ondes gravitationnelles, mais je ne regardais plus les étoiles, ou très rarement, comme par inadvertance.

Oui, bien des choses changent. Et l'on ne retrouve jamais son enfance. Cet appartement me mettait de plus en plus mal à l'aise. J'avais eu tort de venir.

Je gardai un œil sur ma montre, attendant le moment opportun pour m'esquiver.

Mon frère et moi étions assis sur le canapé. L'oncle Marcel avait pris le fauteuil de mon père. Il n'y avait personne d'autre. Personne n'avait pu rester, nous promettant de nous rappeler très prochainement. Nous pourrions organiser des cousinades ? avait proposé Eleanor, une cousine éloignée. Elle avait paru follement enthousiaste à cette idée. Nous ne devons jamais la revoir.

L'oncle buvait à petite lampée. Lucius sirotait du bout des lèvres en l'interrogeant sur ses palpitantes journées de retraité et les membres de la famille qui s'étaient éloignés, sur ceux-là qui étaient malades, ces autres qui étaient morts. C'est bien triste, répétait l'oncle. J'opinaï du chef, par réflexe. J'avais vidé la moitié de la bouteille à moi tout seul et je remarquai que Lucius me lorgnait en coin, visiblement contrarié.

Maman se tenait un peu à l'écart, elle se balançait sur son siège à bascule et regardait au-dehors, la ville, la nuit, les fenêtres éclairées des immeubles d'en face, ou peut-être rien de tout cela.

Quand l'oncle se décida à prendre congé, je m'approchai d'elle pour lui annoncer que je partais aussi. Je la découvris le regard éteint.

— Maman ? Ça va ?

Elle se tourna vers moi et mit bien deux ou trois secondes à réagir :

— Ah, Lucien ! Je suis contente que tu restes ici, ce soir. Je n'arriverai jamais à m'y faire, jamais... ton père...

Et tandis que de petites larmes recommençaient à rouler sur ces vieilles joues ridées, je m'apprêtais à lui dire que c'était moi, Philippe, et non Lucien. Allez savoir pourquoi, je

ne lui ai rien dit, j'étais abasourdi qu'elle puisse ainsi nous confondre.

Ce qui me fit penser que je devais absolument avoir une discussion avec mon frère avant de partir. Il l'avait compris et m'attendait à la porte.

— Je reviens tout de suite, maman, j'accompagne Philippe au métro.

Nous n'échangeâmes pas un mot avant d'être arrivés dans la rue. La bouche de métro n'était qu'à trois cents mètres de là. J'avais encore un peu de temps devant moi. Nous restâmes un moment sur le trottoir à nous imprégner de la nuit, silencieux et pensif. J'allumai une cigarette et Lucien fronça les sourcils.

— C'est pas bon pour toi.

Je m'abstins de répondre, avalai la fumée et la recrachai entre nous. L'espace d'un instant, un brouillard de tabac nous sépara et Lucien secoua la tête d'un air exaspéré. Je crois que, rarement avant ce moment, j'eus conscience de notre ressemblance physique. J'avais troqué mon « Jeans-Perfecto » pour un complet-veston et lui, son costume jaune d'apparat pour une tenue sombre et sobre. Ainsi habillés, nous ressemblions vraiment à des jumeaux et cela me mettait mal à l'aise.

— Il faudra être présent pour maman, finit-il par dire.

— Justement, c'est de ça que je voulais te parler. Tu as remarqué qu'elle perdait la mémoire.

— Bien sûr, comment ne pas s'en rendre compte ? Un peu avant que papa... que papa nous quitte, il y a deux semaines à peu près, je l'ai emmené au médecin. Il n'a pas été très rassurant. Le lendemain, elle ne se souvenait même plus d'être allée le voir. J'ai peur que ça progresse vite.

— Alzheimer ?

— On le suppose.

— Tout à l'heure, elle m'a pris pour toi.

— Elle a eu une rude journée.

— Bien sûr, mais... tu sais comme moi qu'elle est incapable de s'occuper d'elle. Maintenant que papa est parti... il faudrait essayer de lui trouver un endroit, tu ne crois pas ?

Les yeux de Lucien s'étrécirent et je compris que le décider n'allait pas être facile.

— Un endroit ? Comment ça, un endroit ?

— Tu sais bien.

Il fit de gros efforts pour ne pas s'énerver.

— Marchons un peu, Philippe. Je t'accompagne jusqu'au métro, faudrait pas que tu manques ton train.

Nous marchâmes donc, côte à côte, dans la rue déserte, les poings dans nos poches, nos épaules courbées.

— Je te préviens, Philippe, il est hors de question qu'on l'interne.

— Qui parle de l'interner ? Juste lui trouver un endroit où on s'occupera d'elle.

— On s'occupera d'elle ! Nous ! Ses fils !

— Tu crois vraiment que tu auras le temps ? Ça doit être assez occupée, une star de la télé, non ?

Lucien était piqué au vif. Si sa carrière l'accaparait effectivement beaucoup, il s'était montré plus présent que moi. Mon emploi du temps m'aurait laissé le loisir de visiter nos parents régulièrement, d'autant que je n'avais rien publié depuis plus de deux ans. Sans accès au radiotélescope de Nancais, mes recherches se trouvaient quasiment au point mort et les microtrous noirs éphémères restaient des objets théoriques hautement improbables.

— Je m'occuperai de tout, répliqua Lucien, comme d'habitude

— Comme d'habitude ? C'est ça que tu penses ? Mais tu te prends pour qui ?

Il me lorgna d'un air mauvais.

— Tu es saoul ?

Oui, je l'étais et pas qu'un peu. Non qu'une demi-bouteille de vin suffise d'ordinaire à me saouler, mais la fatigue du voyage m'avait fait monter l'alcool à la tête.

— Je dis la vérité, c'est tout ! m'écriai-je en m'arrêtant devant la bouche de métro. T'as toujours tout fait pour m'éclipser, c'est pas vrai ? Toujours à vouloir te monter meilleur que moi !

Lucien se montrait réellement déconcerté par mon attitude. N'avait-il jamais eu conscience que je souffrais de sa réussite, que je l'enviais ?

Il paraissait consterné :

— Philippe, voyons... on n'est plus des gamins !

J'ai honte lorsque je repense à cet épisode de ma vie. Lucien avait raison, mon attitude était puérile. Je comprends aujourd'hui qu'il n'avait jamais sciemment cherché à m'occulter, je m'étais effacé tout seul du cœur de mes parents, comme je l'avais fait du cœur de Sophie, j'étais seul responsable de mon malheur. Mais ce soir-là, dans l'ivresse de l'alcool, je me sentais la victime innocente d'un monde ingrat, convaincu que l'on me refusait une légitime reconnaissance, aussi bien personnelle que professionnelle.

— C'est toi qui te comportes comme un gamin ! répliquai-je. Non, mais regarde-toi ! T'as même pas un vrai travail !

— Qu'est-ce que cela a à voir avec notre mère ?

— Tout !

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Écoute, visiblement, tu n'es pas dans ton état normal. Le mieux, c'est qu'on arrête là. Va prendre ton train, je retourne à l'appartement. Je te rappellerai.

Il me tourna le dos avec un dédain qui m'outragea et il commença à s'éloigner. Cela me mit hors de moi.

— C'est ça ! Défile-toi ! Comme tu l'as toujours fait ! Va rejoindre tes stars et tes mannequins de merde !

Il s'arrêta pile au milieu de la route. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose... mais à partir de là, tout s'embrouille.

Le temps s'étire, je n'en conserve que des flashes, des impressions confuses. La musique, d'abord. Surgissant de

nulle part. Puis, les phares. Deux ronds dans la nuit. Le vacarme du moteur. L'ombre d'une voiture. Le choc. Le crissement des freins sur le bitume. Lucien qui atterrit pêle-mêle et glisse sur l'asphalte. La voiture redémarre. La musique s'éloigne. Le silence, à nouveau. La nuit. La traînée de sang sur la chaussée.

Je reste un temps infini sans bouger, les yeux rivés sur cette masse inerte. Puis, tout s'accélère. J'accours vers lui, tombe à genou, avance les mains, et reflue aussitôt à la vue du sang qui recouvre son visage. L'horreur me saisit, mon estomac se retourne. Je vomis.

— Lucien !

Il ne m'entend plus.

Je cherche avec affolement mon portable et fais toutes les poches de mon costume, avant de mettre la main dessus. Je tremble et le fais tomber à deux reprises. Je ne sais pas comment je suis parvenu à composer le numéro des urgences ni à expliquer où je me trouvais.

Je n'ai aucune conscience du temps qui s'est écoulé jusqu'à l'arrivée de l'ambulance. Je me souviens juste qu'à un moment, les gyrophares ont envahi la rue, puis des hommes, trousse à la main, se sont précipités vers Lucien.

Ils se sont activés un moment, puis ils ont arrêté.

Un homme s'est approché de moi, le visage grave.

— Il est mort.

On recouvre Lucien d'un drap. Je ne ressentais rien, ni panique ni effroi. Rien qu'un grand vide intérieur.

— Lucius ?

Je relevai sans comprendre.

— Vous êtes bien Lucius des Étoiles ?

Je regardais l'infirmier en face de moi sans vraiment le voir.

— Pardon ?

— Vous êtes bien Lucius, pas vrai ? De la télé ? Ma femme et moi, on regarde votre émission toutes les semaines.

Je ne répondis rien, je n'étais même pas certain de saisir ce que cet infirmier me voulait.

— Vous connaissiez cet homme ? me demanda-t-il.

Je tournai les yeux vers Lucien, à plat ventre sur le bitume, le visage tourné de côté, méconnaissable.

— C'est mon frère.

Il parut sincèrement étonné.

— Je ne savais pas que vous aviez un frère.

J'étais trop choqué pour relever la remarque.

— Je vais devoir vous demander de nous suivre à l'hôpital, monsieur Lucius. Il vous faut remplir une disposition.

Je hochai la tête et suivis machinalement cet homme.

Un peu plus tard, on me confia les effets personnels que mon frère avait sur lui au moment de l'accident. Comme j'étais incapable d'écrire, l'infirmier remplit les différents documents administratifs pour moi. La main tremblante, j'apposai ensuite, en bas de chaque feuillet, une signature informe. Ce brave homme en blouse blanche me tendit ensuite une photographie de Lucien dans son effroyable costume jaune.

— Vous voulez bien ? C'est pour ma femme.

Je signai l'autographe comme je signerais le certificat de décès, mettant le doigt dans un dangereux engrenage qui allait bouleverser mon existence... et mettre en péril l'humanité.

3

J'avais sa vie devant moi.

J'avais sa vie devant moi. Sa montre, une Rolex évidemment. Un iPhone dernier cri. Son portefeuille rempli de coupures de 50 et de 100. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner. Une douzaine d'appels en moins de vingt-quatre heures, presque tous du même contact : une dénommée Gwen. Qui était-elle ? Sa nouvelle conquête, une collaboratrice ? Dans tous les cas, j'allais devoir réinitialiser les codes d'accès ou changer de portable pour accéder aux contacts de mon frère.

La seule chose de certaine sur lui, c'était qu'il n'avait pas d'enfant. Pour le reste, j'en connaissais autant que le premier venu.

Assis sur le canapé, j'observais les effets personnels de Lucien déposés sur la table basse. Au fil des années, mon frère était devenu un parfait étranger pour moi.

Des ronflements me parvenaient de la chambre. Maman dormait à poings fermés. Je lui avais donné un Xanax. La pauvre, elle ne se rendait pas compte qu'elle venait de perdre un fils, quelques jours après avoir perdu son mari. Se souvenait-elle seulement d'avoir enterré notre père ?

J'étais là, et c'était tout ce qui semblait lui importer. Ou plutôt, Lucien était là, à ses côtés. Elle ne réclamait pas Philippe, elle ne parlait même pas de moi, comme si je n'avais jamais existé. Cette idée, aussi absurde qu'elle fût, me donna des frissons sans que je sache pourquoi.

Quand je questionnais maman « Tu te souviens que Philippe a été renversé par une voiture ? », elle répondait toujours « oui, bien sûr » et elle prétendait se souvenir, mais je savais que c'était seulement pour me faire plaisir, pour que j'arrête de l'embêter.

La minute d'après, elle était capable de me demander si papa allait bientôt rentrer des commissions. « C'est que j'ai un civet à préparer, moi ! »

J'avais renoncé à lui faire comprendre que papa ne rentrerait plus. Si elle voulait s'imaginer que son mari était toujours en vie, pourquoi la contrarier ? Et si elle voulait que je sois mon frère, alors je serais Lucien à ses yeux.

Je savais qu'elle n'avait plus toute sa tête, mais le poids de mon insignifiance me pesait. Je prenais peu à peu conscience que ma vie s'avérait bien pauvre à côté de celle de mon frère, et ce dans tous les sens du terme. Qu'était Philippe, à part un professeur soporifique, un chercheur inexistant, un mari superflu et un père absent ?

Je ne comptais pour rien ni pour personne. Ma mort n'affligeait personne, pas même ma propre mère, j'étais venu au monde et je l'avais quitté sans provoquer le moindre remous à la surface du monde. Alors il m'apparut que l'existence de Lucien valait le coût d'être sauvée, contrairement à la mienne.

Bien sûr, il y avait Sophie, et Marion, mais j'avais conçu en moi-même une étrange rhétorique selon laquelle ma petite famille s'en sortirait mieux sans moi.

Il me fallut brusquement et de toute urgence liquéfier mon horrible vacuité dans quelque chose de bien corrosif. Mes parents gardaient toujours de bonnes bouteilles qu'ils planquaient dans le buffet du séjour.

Je dégoutai rapidement un Chivas, 16 ans d'âge, à peine entamé, qui ferait très bien l'affaire.

Le téléphone de Lucien vibrait encore. Quelle saloperie ! Un autre contact, cette fois : Brice — il y a vraiment des gens qui s'appellent Brice ?

Puis, je vis apparaître un numéro que je connaissais. Celui de Sophie. J'hésitai à décrocher. Pourquoi cherchait-elle à joindre Lucien ? Je l'ignorais, mais de toute manière, je n'étais pas encore prêt à entrer dans la peau de mon frère, pas tout de suite, et pas au téléphone avec mon ex-femme. Je laissai donc le téléphone sonner dans le vide jusqu'à ce que le silence revienne, à peine troublé par les ronflements de maman.

Sophie serait évidemment à l'inhumation, avec Marion — l'inhumation, c'était son choix, pas le mien. Je craignais de les voir, toutes les deux, convaincu qu'elles me reconnaîtraient. Mais je redoutais en même temps qu'elles ne me reconnaissent pas, surtout ma fille. J'aurai du mal à le supporter.

Le jour de l'enterrement, il fit soleil. Une brise légère et tiède rendait l'air agréable. Sophie avait fait appel aux services d'une flûtiste de sa connaissance. Une grande fille aux cheveux bruns, aérienne et délicate comme sa musique. C'était réellement émouvant, et j'en serai éternellement reconnaissant à Sophie d'avoir insufflé cette solennité à mon enterrement. Car si j'avais dû compter sur les pleurs de l'assemblée, j'aurais été anéanti.

Personne ne s'était déplacé, ou presque : ma femme était là bien sûr, l'oncle Marcel qui était de tous les enterrements et commençait à perdre la boule lui aussi, ainsi que quelques cousins éloignés dont le visage m'était inconnu.

Sophie se tenait droite, très digne, très sobre, presque trop dans la retenue à mon goût. Marion lui serrait la main, les larmes lui roulaient sur les joues sans un bruit.

En la voyant ainsi, morfondue, mon cœur se serra et j'eus envie de mettre un terme à cette sinistre comédie.

Pourtant, au dernier instant, j'y renonçai.

Que dirait Marion en voyant son oncle de la télé lui avouer qu'il était en réalité son père ? Qu'y comprendrait-elle à son âge ? Je ne pouvais pas lui faire ça et la traumatiser à vie.

Et Sophie ? Elle ne me le pardonnerait jamais.

Au bout d'un moment, au fil de la cérémonie, j'abandonnai l'idée de me dévoiler. Pas comme ça, en tout cas. L'occasion se présenterait peut-être, plus tard, et alors je la saisirai. Peut-être. Pour l'instant, je n'avais d'autre choix que d'être mon frère.

Je gardais donc le silence. Personne, et c'est tant mieux, n'osait me regarder. J'imagine que ma ressemblance avec le défunt, dont une photo était imprimée sur le marbre, les mettait particulièrement mal à l'aise.

Je serrai maman au bord du trou. Elle pleurait chaque fois qu'elle posait sur les yeux sur la tombe, mais la plupart du temps, elle les avait levés. On aurait pu croire qu'elle se recueillait. En réalité, dans ces moments-là, elle se trouvait loin, très loin du cimetière.

Le prêtre se tenait de l'autre côté, une bible à la main. Lui aussi faisait semblant de se recueillir. Il s'interrogeait en réalité sur ce qu'il allait manger à midi. C'est souvent ce qui arrive quand approche l'heure du déjeuner. Le prêtre, c'était aussi une idée de Sophie.

La musique se tut en douceur et l'homme d'Église se tourna vers moi.

— Monsieur Machorlan, voulez-vous dire quelques mots ?

Je n'avais rien préparé et je faillis secouer la tête pour m'abstenir, mais tout le monde me regardait. Ils s'attendaient tous à ce que je dise quelque chose, la question du prêtre laissait même penser que j'avais préparé un discours !